

## Syphilis?

Patrick Wald Lasowski, *Syphilis — Essai sur la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1982, collection «Les essais», 165 p.

René Lapierre

Volume 24, Number 4 (142), July–August 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30332ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Lapierre, R. (1982). Review of [Syphilis? / Patrick Wald Lasowski, *Syphilis — Essai sur la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 1982, collection «Les essais», 165 p.] *Liberté*, 24(4), 69–72.

# Qu'est-ce qu'écrire?

RENÉ LAPIERRE

Patrick Wald Lasowski, *Syphilis — Essai sur la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1982, collection «Les essais», 165 p.

## Syphilis?

Soyons morbides. Le discours du «mal ardent» dont l'usage social autorise aujourd'hui le cours se conforme à un code strictement clinique: repérage, intervention, prophylaxie. La grande vérole, rendue à elle-même par la médecine préventive et la pénicilline, a été dépouillée de son épouvantable splendeur (dégagée de la zone de vertige et de fascination dont elle était le centre) et remise aux autorités compétentes; affaire de statistiques et de dossiers désormais.

Il n'en est évidemment pas ainsi depuis longtemps. On sait les ravages de la contamination sexuelle au Moyen Age; on en connaît le risque au Grand Siècle et à l'époque des Lumières, même si l'on sait aussi alors — noblesse oblige — en circonscrire les foyers et en interdire culturellement l'accès ou la propagation. Du moins jusqu'à la Révolution. Car subitement, les pratiques sociales et les règles d'échange se transformant radicalement sous la Terreur, le mal vénérien change de cours et prend alors valeur d'*image*. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, écrit Patrick Wald Lasowski, il se présente mythiquement comme une «configuration d'angoisses et de défis, de rites et de postures, (et) s'affirme comme le centre rayonnant d'un grand nombre de textes (...) Cédant au vertige de l'Inconnu, à la passion de la modernité, les écritures découvrent l'enfer de la décomposition.»

Syphilis se tient là, disponible, dans le retrait de la lumière et la promesse de l'illumination. Grave et légère, lumineuse et languide (d'une beauté de phtisique), elle signe en travers des textes une même œuvre d'angoisse et de déraison, un même travail insensé de la démesure — donc du «génie». Syphilis pose dès lors dans la pensée romantique l'émergence du multiple et du

multiforme, elle appose sur le sujet le sceau mélancolique de l'incernable. Foin du grain d'ellébore: un germe nouveau contamine maintenant tous les discours et toutes les certitudes, forçant le retrait honteux — la queue entre les jambes — du positivisme. Le livre de Lasowski commence là, dans cet éclat inhabituel où Syphilis apparaît d'abord comme figure du désir et de son obscurité, du sexe et de l'inconnu, de la folie, pour s'entendre ensuite (s'étendre) comme image primordiale de la modernité littéraire.

\*

À l'origine, dans le lit de l'image, le débordement et la crue; la débâcle d'inspiration romantique semble épouser fièrement la contagion, la voir et la vouloir dès le début dans l'aura sombre de l'extase. L'art de la névralgie se développe rapidement; bientôt le génie secoue, écume, possède, perfore. Il ne rend plus malade il *est* la maladie même, travaillant dans le resplendissement de la mort à la production d'une figure glorieuse, inédite, du désir et du texte. Le Mal œuvre: fin de l'autorité de la raison, fin de l'ordre bourgeois, fin des Lumières. Ici s'illumine le défaut, la chute: décadentisme et malédiction des poètes, vitalité triomphante du mal, ce «débordement gouverne le rapport à la jouissance, à l'écriture.»

Apparemment cela vaut plus encore que cela ne coûte: le mal paie. «Peut-être la contagion l'a-t-elle rendu un peu plus lucide, lui a-t-elle dispensé quelques lueurs intellectuelles et sans doute ne lirait-il pas si volontiers le Journal des Goncourt et l'abbé Galiani s'il n'avait noué un lien avec une sphère plus haute ni reçu le phylactère secret» (Huysmans). Syphilis signifie promotion, profit, gain dans la perte (dans les pertes); elle lie la maladie et la richesse (opulence et pustulence, «pistoles et pustules», comme dit Lasowski) dans une même économie débridée du sens, une même dépense et un même intérêt de ce que l'on investit dans une femme, dans le corps d'une femme. Lèvres et bourses, commerce. D'un côté le salaire de la putain (*puteo*: je pourris), de l'autre l'étreinte du génie sur le corps et l'esprit *gravés* du poète. Tel, l'échange; le «feu sacré» de l'écrivain sanctifie son délire, assurant la rédemption de l'âme à la source purulente de l'inspiration.

Assomption douloureuse, toutefois; Syphilis assure à la fois l'illumination et l'aveuglement, la cécité bien réelle du sujet le plaçant en regard de son désir d'élévation dans un endettement absolu: cœur, corps et fortune. La jubilation se noue à l'angoisse, l'échappée à la perte; l'étrangère lésion, son trouble salvateur engendrent à leur tour l'épouvante, la folie, les mutilations. Départ, donc, comme dirait Rimbaud; mais aussi retour, comme dit Lasowski. En morceaux. Syphilis alors se fait mutilante en ce qu'elle appelle la représentation romantique à la castration, c'est-à-dire plus précisément à la *décollation*. L'esthétique du siècle selon Lasowski propose en effet au travail de l'écrivain l'effigie d'une splendeur suintante, sanglante, *sécrétant* le texte comme travail de perte (lieu de chute, de possession, de captation) d'une beauté excessive:

La putréfaction inspire ainsi le texte. L'écrivain rivalise avec elle, admire cette puissance au travail, «travaillant», consumant son objet sans relâche. Dans sa distinction, le visage est le lieu d'une épreuve (...) L'écriture se trouve en lui confrontée à elle-même, à l'exercice dévorant de sa pratique: cédant alors aux tentations les plus folles, portée par le désir de s'en assurer définitivement la maîtrise, elle s'acharne, surenchérit, exaspère, épuise le visage — jusqu'à ce qu'il n'en reste rien... L'argile se rétracte: exaltées sous la menace, les beautés vulnérables s'effondrent nécessairement (...)

Abîmes où s'achève la figuration romanesque du visage. Si d'entrée il s'exposait au pire, Syphilis assure cet effondrement, ordonne le geste de défiguration.



Le XIX<sup>e</sup> siècle semble initier ainsi une esthétique de la décomposition, une dé-figuration du sujet qui annoncent le XX<sup>e</sup>. Syphilis donne au travail de l'écrivain la résonance, l'accent vénéneux du mal consenti. À la lettre, la lèpre: le texte est une peau qui rétrécit à mesure que l'use le désir, et nous laisse chagrins. Fleurs du mal et vers (secret «lys» de Syphilis) dans la vallée, les fruits de la passion éclosent dans un éclat douteux; la modernité s'annonce, logée au «bas étage» de Baudelaire. L'homme syphilitisé la gagne au change de ce qui le perd et le mutile: l'esthétique du fragment et de l'artifice (la fin tordue du naturel et de la Vérité, consommée par le naturalisme) rassemblera à sa suite des débris, réparera en les signant à leur tour les

ravages. Théophile Gautier, le «*vénéré ami*» de la dédicace des *Fleurs du mal*, le prévoyait:

Jamais je n'ai eu l'œil ni le cœur plus réjoui qu'à voir ce pâte de plâtre, tout barbouillé de grandes lettres, tout sali, tout écrit et puant si bien Paris. Tout est à l'homme ici; à peine un mauvais arbre, venant mal dans une crevasse d'asphalte; — et ces laides façades me parlent comme ne me parle point la nature. Les générations de notre temps sont trop civilisées, trop perfectionnées, trop pourries, trop savantes, trop factices pour faire leur bonheur avec du vert et du bleu.

Patrick Wald Lasowski lit admirablement cette signature, ces «ravages», saisissant la contamination textuelle (la gangrène de «l'appareil nominal, comme on dit l'appareil génital») de tout le XIX<sup>e</sup> siècle en même temps que son produit, la «rente» si l'on veut de ce commerce naissant avec le mal. Certes,

la multiplicité des graves maladies, des catastrophes naturelles et sociales, le nombre des questions fondamentales (...) qui agitent les esprits, les formes de la réflexion philosophique, l'ordre des valeurs liées à la Monarchie, tout cela contraint et «fixe» la maladie.

Mais peu à peu en revanche, au cours du siècle,

«l'alcool», «la drogue», «la maladie» (...) «fixent» l'écrivain. Dans un rapport complexe d'identification: audace, provocation, défi, approche de l'utopie, avancée dans l'Inconnu, folie de ce «lieu» qui n'existe pas en dehors de l'écrivain, de son œuvre, qui ne fait qu'un avec lui...

La démonstration est lumineuse, magistrale; je ne me rappelle pas avoir jamais lu sur la littérature française du XIX<sup>e</sup> d'essai plus *pensé*, de texte mieux conçu que celui que vient de publier Lasowski. Ce même Lasowski qui paraît-il aurait publié en 1980 un autre ouvrage — *Libertines* — sur la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Je dis ça à tout hasard.